

Noel Spirite.

Théodule Cernot était la terreur des bureaux de rédaction. En dehors du culte qu'il avait voué à Lefranc de Pompignan, dont il était devenu le bibliographe passionné, notant les moindres détails de sa vie, dressant la liste chronologique de toutes les éditions de ses œuvres, ayant même consacré trois gros volumes in-80, au classement raisonné de ses mots et réparties et des épigrammes dont il fut l'objet, il avait aussi la prétention de connaître mieux que quiconque l'histoire de la nouvelle à la main à travers les âges.

Il encombrait les journaux de ses envois relatifs à ce dernier sujet, dénonçant sévèrement les plagats, signalant docilement les véritables origines, remettant les choses en leur place. Aussi, sous le coup de cinq heures, quand il faisait son apparition quotidienne dans l'antichambre de "la Vraie Gazette," c'était comme une débandade générale. Les rédacteurs, qui reconnaissaient de loin le bruit de ses pas sautillants et saccadés, disparaissaient par toutes les issues disponibles; les retardataires se ferraient dans les armoires, de telle sorte que Théodule Cernot trouvait généralement la salle de rédaction vide. Il ne songeait ni à s'en étonner, ni à s'en offusquer. Il se promenait de long en large, en faisant résonner à petites coups ses talons sur le plancher, le chapeau à la main, le crâne humide, les bras agités d'un mouvement analogue à celui des ailes du canard, sa face imberbe plissée dans un rictus perpétuel qui donnait tout aussi bien l'impression d'un rire silencieux que celle d'une vive douleur dissimulée. Et il attendait avec une patience tenace.

Le secrétaire, Maxime Ferzac, finissait par se montrer, désireux de se débarrasser du gêneur. Théodule Cernot lui remettait alors son bout d'article, qui était inséré une fois sur dix, et, ayant de se retirer, trouvait le moyen de parler de Lefranc de Pompignan. Bien souvent Ferzac ne savait plus comment s'en débarrasser, tandis qu'à travers l'entre-bâillement des portes, paraissaient les têtes moqueuses de ses collaborateurs, enchantés de le voir aux prises en leurs lieux et places avec ce raseur de Cernot. Aussi déclarait-il un soir, qu'il avait "coupé de Théodule," que tout cela finirait mal.

II

Un jour, le 24 décembre, Théodule trouva, par extraordinaire, la salle de rédaction remplie de monde. Chacun se leva à son arrivée, mais ce fut pour venir à sa rencontre et lui serrer affectueusement la main. Ferzac surtout fut d'une amabilité parfaite:

— Mon cher Cernot, lui dit-il, je craignais que vous ne vinssiez pas, et j'en aurais été désolé. Voici pourquoi. J'ai organisé pour ce soir, chez moi, un réveil intime, et j'espère que vous voudrez bien être des nôtres.

— C'est que je ne suis guère mondain, répondit Cernot. D'autres part, je comptais passer ma soirée avec Lefranc de Pompignan...

— Oh! vous ne refuserez pas à des confrères!...

— Soit, j'accepte, fit Théodule, dont les petits yeux bridés pétillèrent de vanité à ce mot de "confrères".

— A la bonne heure!... Rendez-vous chez moi, à une heure après minuit.

A l'heure dite, Théodule Cernot arriva chez Maxime Ferzac. Il y trouva réunie la rédaction de "la Vraie Gazette" au grand complet. Il fut agréablement surpris de voir quelques dames auxquelles le maître de la maison le présentait, et qui le saluèrent avec modestie. Plusieurs d'entre elles vinrent même gracieusement entretenir avec lui, et lui demander avec intérêt où en était son grand travail sur Lefranc de Pompignan. Théodule Cernot leur répondit qu'il était terminé. Elles le supplèrent d'en préparer un nouveau, et Théodule, extérieurement flatté leur promit d'accéder à leur désir.

Après le souper, qui fut empreint d'une aimable cordialité, Ferzac dit tout à coup:

— Maintenant nous allons passer à un autre genre d'exercice. Quel autre genre d'exercice? fit Théodule, légèrement troublé par la bonne chère et le champagne.

— Comment! vous ne savez pas mon cher? Mais vous êtes ici parmi des spirites enragés. Nous ne pouvons nous réunir en dehors du journal, sans nous mettre immédiatement à faire tourner des tables... Serrez-vous un adversaire du spiritisme?

— Mon Dieu, je n'ai pas d'idée bien arrêtée en la matière, ayant surtout consacré ma vie à Lefranc de Pompignan. Néanmoins, j'ai entendu dire que les dames avaient beaucoup de fluides.

— Eh bien, mon cher, si vous n'êtes pas spirite, ou si vous êtes spirite hésitant, vous serez converti en sortant d'ici.

Pendant ce rapide colloque, les invités avaient placé au milieu de la pièce un léger guéridon. — Allons, donnez vos mains, dit Ferzac.

Et Théodule, légèrement ému, vint avec ses doigts compléter la chaîne qui s'était déjà formée sur la surface de la table. Pendant quelques instants, un profond silence régna. Les assistants, les lèvres pincées, les sourcils froncés, restaient immobiles. Tout à coup, un oragelement se produisit à l'intérieur du guéridon: Théodule tressaillit.

— Le voici, murmura Ferzac. — Qui ça? fit Théodule à voix basse.

— L'esprit, répondit une dame avec respect.

A peine avait-elle prononcé ce mot que le guéridon se souleva brusquement sur un de ses pieds et retomba lourdement sur le sol.

— Il demande à parler, reprit Ferzac. Parle, qui es-tu? dit-il en s'adressant au guéridon.

— Alors, comme s'il obéissait à cette injonction, le guéridon se souleva de nouveau en cadence, et à chaque coup qu'il frappait sur le plancher, les assistants comptaient une lettre de l'alphabet. Théodule Cernot sentait un malaise envahir.

— L. E. F. R. A. N. C., compta Ferzac, D. E. P. O. — Lefranc de Pompignan! s'écrièrent les invités.

Un grincolement strident se fit entendre, le guéridon fit un bond extraordinaire. Théodule devint blême.

Mais Ferzac parut soudainement transféré. Ses yeux semblèrent sortir de leur orbite, ses mains se crispèrent, son corps fut agité d'un tremblement convulsif. Il promena tout autour de lui un regard égaré, puis, tout à coup, poussa un cri rauque et se laissa tomber sur le tapis. Il y eut comme une poussée générale, chacun se replia contre le mur. Ferzac se tordit alors par terre, roulant d'un bout à l'autre de la pièce, en poussant des sanglots à fendre l'âme.

— C'est l'incarnation, fit quelqu'un. L'esprit est entré en lui. Il va parler par sa bouche.

En effet, Ferzac se releva péniblement; puis il fixa ses yeux sans regard sur Théodule Cernot, qui restait immobile, pétrifié de terreur. Ses bras, au bout desquels ses mains pendaient, comme dépourvues de vie, s'agitèrent dans le vide, et il fit entendre un gémissement plaintif.

— Allons, parle, esprit, qu'est-ce que tu veux dire? dit le courtisier théâtral de "la Vraie Gazette." Tu as quelque chose qui te chagrine?

Et lui posa doucement la main sur l'épaule. A ce contact, Ferzac eut un brusque sursaut.

— Le voilà! s'écria-t-il d'une voix supra humaine. Le voilà, le misérable! Il me faut sa peau!

Et il fit mine de se ruer sur Théodule Cernot. Quelques bras suffirent à l'arrêter.

— Vous auez, sans doute, été désagréable à l'esprit, dit donc ment à Théodule le courtisier théâtral.

Mais la rage de Ferzac semblait atteindre son paroxysme.

— Je vous dis qu'il me faut sa peau! Je l'aurai! cria-t-il en se débattant.

Il échappa à ceux qui le retenaient, et s'élança de nouveau vers Cernot plus mort que vivant, les doigts crispés, comme pour l'étrangler. Mais cette fois, tout le monde s'interposa.

— Voyons, Ferzac! voyons, esprit! voyons, Lefranc de Pompignan! Vous ne ferez pas ça!

Alors, Ferzac se laissa tomber sur le tapis et se mit à pleurer comme un enfant.

— Je t'en prie, Théodule, je t'en conjure, laisse-moi en repos... Qu'est-ce que je t'ai fait, dis, Théodule?... Je ne t'ai jamais rien fait, n'est-ce pas? Pourquoi viens-tu insulter au repos de ma tombe!...

Le Nil a vu sur ses rives Des noirs habitants des déserts Insulter par leurs cris sauvages L'astre éclatant de l'univers. Cria impuissants! Fureurs bizarres! Tandis que ces monstres barbares Poussaient d'insolentes clameurs, Le dieu, poursuivant sa carrière, Versait des torrents de lumière Sur ses obscurs blasphémateurs!

— Grâce!... grâce!... balbutia Théodule.

— Non! pas de grâce! répondit Ferzac. Si, pourtant, mais à une condition. Tu vas me jurer, pour te punir de m'avoir torturé si longtemps, de t'abstenir à l'avenir de tout travail, non seulement sur moi, mais aussi sur les nouvelles à la main! Si tu refuses, je t'étrangle! Allons, juré!

— Je le jure, murmura Théodule défaillant.

Alors Ferzac poussa un éclat de rire strident, puis il s'abattit de tout son long.

— C'est l'esprit qui s'échappe, fit remarquer le rédacteur sportif. Et doit souffrir énormément.

Il comme Ferzac restait inerte, on le souleva et on le transporta sur son lit. Puis, invités et invitées se retirèrent silencieusement, en proie à une pénible émotion. Théodule Cernot, chancelant, dut être ramené jusque chez lui.

III
Et voilà comment Maxime Ferzac réussit à se débarrasser de Théodule Cernot.



LA Reine Marguerite.

La protection éclairée des lettres et des arts a toujours passé pour un des plus précieux privilèges attachés à l'exercice du pouvoir. Périclès, Léon X et Louis XIV étaient du moins de ce sentiment, et la gloire qu'ils ont recueillie à favoriser les artistes n'est pas pour décourager les souverains qui voudraient imiter leur exemple. Malheureusement, les temps qui sont durs pour tout le monde le sont particulièrement pour les rois. Tant de soucis d'ordre politique les assaillent qu'ils ne peuvent plus qu'une oreille distraite aux concerts de leurs poètes nationaux. Ceux-ci risqueraient fort de n'être jamais entendus du monarque si la Providence, dans sa légendaire bonté, dans sa bonté qui, quoi qu'on dise, s'étend jusqu'à la littérature, n'avait placé sur le trône, à côté de la plupart des rois, assez insensibles, de notre temps, une reine artiste et lettrée.

La reine Marguerite de Savoie, l'épouse du feu roi Humbert, méritait dans ce collège d'être une place d'honneur. Comme on fête, il y a peu de temps, son anniversaire, l'Italie entière a profité de cette occasion pour lui rendre grâce, une fois encore, de son activité bienfaisante dans le domaine des choses de l'esprit, et M. Onorato Baux a publié chez l'éditeur Alliprandi, à Milan, un intéressant ouvrage où il trace un portrait discret et fin de sa gracieuse souveraine.

Les goûts littéraires de la reine Marguerite étant généralement connus, dès sa jeunesse, elle reçut lors de son mariage avec le prince Humbert, des épîtres et des adresses provenant de tous les coins du royaume. Elle apprécia par-dessus tout l'envoi de Manzoni qui lui fit hommage, à ce propos, de son manuscrit autographe: "L'Unité de la langue italienne." Elle trouva par la suite l'occasion de remercier personnellement l'illustre romancier. C'était peu après la naissance du prince de Naples. Aussi Manzoni qui avait été reçu dans les appartements privés de la reine, demanda-t-il à voir l'enfant qui devait être le troisième roi d'Italie. La reine Marguerite voulut faire en personne les honneurs de son fils et exigea que le patriarche des lettres italiennes portât le jeune prince dans ses bras. Un tel patronage ne pouvait, pensait-elle, que porter bonheur à l'héritier de la couronne.

La reine Marguerite tient à posséder des clartés sur toutes les grandes questions historiques, politiques, économiques qui passionnent notre temps. C'est à Marconi Minghetti, son "vénéré maître," comme elle l'appelle, qu'elle demandait naguère ces notions indispensables. Elle l'écoutait avec attention et profit; mais elle prenait un plaisir bien plus grand aux leçons de grec et de latin que lui donnait Ruggero Bonghi, l'excellent traducteur des "Dialogues de Platon." Bonghi se présentait au Quirinal à neuf heures du matin. Il trouvait immuablement sa royale élève en train de jeter un dernier coup d'œil sur ses "devoirs," qu'elle rédigeait avec une conscience scrupuleuse. Thèmes, versions et discours, Bonghi initiât sa souveraine à tous les exercices accoutumés. Elle fit de rapides progrès. Bonghi montrait avec orgueil certaine lettre en latin, par où elle le remerciait de ses bons offices et déclarait que son plus ardent désir était de faire honneur à son enseignement.

Tant que vécut le roi Humbert la reine Marguerite assistait très régulièrement aux divers congrès et réunions de Sociétés savantes qui se tenaient à Rome. Elle avait une prédilection pour les séances du Cercle artistique international. Mais elle annonçait son intention d'y assister la veille seulement par une lettre

confidentielle adressée au président de la Société. Elle agissait avec cette discrétion extrême afin d'éviter toute modification de l'ordre du jour à son intention.

La reine d'Italie s'intéresse surtout à la littérature; son goût favori est Caducci. Mais cette préférence ne l'empêche point de goûter aussi les beaux-arts et de prendre un grand plaisir à visiter dans leur atelier les peintres et les sculpteurs. Il y a quelque vingt-cinq ans, le célèbre sculpteur italien Giulio Monteverde fit un long séjour à Monza afin de graver dans le marbre les traits des principaux membres de la famille royale. La reine Marguerite, qui n'était alors que la princesse Marguerite et qui ne détestait rien tant que l'oisiveté, n'arrivait pas à observer pendant la pose cette immobilité hiératique sans laquelle les artistes du ciseau ne peuvent faire de bon ouvrage. Elle imagina, pour se contraindre au repos, de dessiner elle-même pendant que Monteverde sculptait. Et le modèle se mit à faire le portrait du maître, fignolant avec un soin malicieux la barbe touffue dont il est fier et qui lui donne certain air de vague ressemblance avec Michel-Ange.

Parmi les musiciens, la reine Marguerite préfère Verdi. Lors de la première de "Falstaff" au théâtre Costanzi, le "maestro" assista à la représentation, assis entre le roi et la reine. L'entrée du couple royal ayant été saluée par les applaudissements du parterre, leurs Majestés quittèrent un instant la loge royale en y laissant Giuseppe Verdi seul, afin qu'il bénéficiât seul des acclamations du public. En la reine Marguerite suit également le mouvement intellectuel en dehors des frontières d'Italie. On sait qu'elle connaît et apprécie nos meilleurs romanciers. Elle lit en outre les plus savants ouvrages des historiens allemands, parmi lesquels elle admire surtout Gregorovius. Un soir, pendant le carnaval, comme elle se trouvait au bal chez l'ambassadeur d'Allemagne, on lui montra Gregorovius qui stationnait, méditatif et solitaire, sur le seuil d'une porte. Elle le fit aussitôt inviter par un chambellan pour le prochain quadrille. Mais, ô disgrâce! Gregorovius ne savait pas danser. Il se confondit en excuses et en lamentations. Et, peu d'instants après, il quittait, désespéré, les salons de l'ambassade, regrettant, pour la première fois de sa vie, sans doute, de l'avoir consacré tout entier à Clio et de n'en avoir jamais distraire quelques instants pour se familiariser avec Terpsichore.

LA MERE DE L'ENFANT-DIEU.

C'est au cours d'une journée glorieuse, où la lumière est d'or et le ciel de cristal, l'atmosphère d'une douceur opaline et radieuse. On sent descendre des hautes cimes un frais et pur souffle qui s'épand comme une caresse sur la nature entière.

C'est au cours d'une journée blanche et joyeuse, comme seuls en connaissent les pays de montagne. Ce matin, j'ai quitté Bernes-la-Protestante, pour venir en la ville épiscopale de Fribourg, goûter les catholiques splendeurs du culte de Marie. Montagnes poudrées à frimas et grands lacs de saphir, ne sont point, en effet, les seuls agréments du pays de Suisse. Et, dans la vallée de la Saazne, somment, autres splendeurs mortes, en leur immobilité de pierre, quelques très anciennes villes dont Fribourg est la reine.

La noble cité triste, aux toitures atténuées de grisaille, se dessine sur l'horizon boisé des monts, falote et délicate, comme une estampe aux tons passés. Précieusement, elle se garde des couleurs éclatantes et heurtées. Il semble que, dans sa tonalité douce, elle soit la parfaite image des vertus des habitants. Elle a les teintes aimables, discrètes et charmantes, des caractères fribourgeois et vaudois.

Coquette et surannée, elle conserve partiellement son antique ceinture de murailles, qui se lèzardent sous les joies du soleil. "Ah! elles sont bien vieilles, ces murailles!" me dit en passant un jeune garçon, que je fatigue point de rapporter tout un tas d'histoires et d'instruction soignée. "Elles ont été bâties, dans les temps, par le roi de la Savoie!" Et cette couronne royale, octroyée, d'aventure à quel seigneur, dont la mémoire n'est point encore défunte, me laisse rêver et enchanté.

Tout entière, la ville s'engourdit dans le docteur du "parlement" de l'Université. Les larges hôtels ont leurs portes fermées, les boutiques, le regard vitreux de leurs fenêtres mûres. Dans les rues désertes, on perçoit à l'intérieur le bruissement mystérieux des herbes qui croissent. A peine, sur l'ardoise des auvents, entendent-on quelques pigeons - rieurs et fatigués - se recueillir des corniches. A peine voit-on, sur les seuls attardés quelque maître chat, de polaire habillé, philosophe majestueux, indifférent aux jappements indiscrets des roquets mal élevés.

L'Université catholique, vieille personne de pierre, infiniment respectée, se repose elle aussi, fatiguée d'une semaine où les heures ont marché, au train d'un limacon rêveur, dans le monotone enseignement des professeurs. On sent qu'il y a là, dans la science seule se distille en cette ville antique, cette ville "de société" hostile, grâce à Dieu, aux intrusions barbares des chemineuses de fabrique. Mais on sent mieux encore au sortir des cantons voisins, qu'on entre ici dans le royaume pompeux du culte catholique et la magnificence cathédrale en est l'expression la plus vive...

LA REINE HELENE.

Ce que ne dit pas le portrait si élégamment tracé par M. Maurice Marat, c'est que la reine Marguerite est une mère incomparable. L'une de ses joies et de ses consolations est de regarder la parfaite union qui règne entre sa belle fille et son fils, le prince de Naples, aujourd'hui Victor-Emmanuel III. Elle a voulu et aidé à réaliser ce mariage entre la vieille race de Savoie et la race jeune de Montenegro. Aujourd'hui, elle est heureuse du bonheur de ses enfants, et c'est d'une tendresse exquise qu'elle enveloppe la petite princesse royale née de leurs amours.

La reine Hélène est la fille du vieux prince Danilo dont la maison est réputée pour son respect des traditions et de ses mœurs patriarcales. Elle a six frères et sœurs. A une remarquable beauté qui rappelle le type superbe de sa mère, la nouvelle reine associe de rares facultés intellectuelles et une éducation littéraire accomplie. Ajoutez qu'elle est la simplicité, la bonté et la grâce même. Tout récemment, elle s'est avisée de donner à chacune des dames de sa cour le portrait de sa fille, la princesse Yolande-Marguerite de Savoie, reproduction d'une photographie qu'elle avait faite elle-même et qui est un petit chef-d'œuvre.

ANECDOTE.

Le "Tam-Tam" raconte une amusante anecdote, du ministère des Affaires étrangères. L'usage veut que les actes diplomatiques soient cachetés d'un sceau de cire auquel pend un ruban de soie. Récemment, M. Delcassé exigea que ce ruban fût tricolore.

On se mit à la recherche d'un ruisseau tricolore, mais impossible d'en trouver le moindre bout dans tout le palais du quai d'Orsay. Le ministre ne se déferma pas; il est homme de ressource, comme on s'en douterait guère à voir sa politique.

— Envoyez, dit-il, à la pâtisserie X... rue Saint-Honoré, chercher un livre de petits fours, en priant qu'on vous scelle le paquet avec un ruban tricolore. Et c'est avec le ruban du confiseur de la rue Saint-Honoré que fut scellée la pièce diplomatique!

Le pâtissier doit être bien fier de sa pratique. Ce n'est pas peu de chose que de fournir de brioches le quai d'Orsay.

LA MERE DE L'ENFANT-DIEU.

C'est au cours d'une journée glorieuse, où la lumière est d'or et le ciel de cristal, l'atmosphère d'une douceur opaline et radieuse. On sent descendre des hautes cimes un frais et pur souffle qui s'épand comme une caresse sur la nature entière.

C'est au cours d'une journée blanche et joyeuse, comme seuls en connaissent les pays de montagne. Ce matin, j'ai quitté Bernes-la-Protestante, pour venir en la ville épiscopale de Fribourg, goûter les catholiques splendeurs du culte de Marie. Montagnes poudrées à frimas et grands lacs de saphir, ne sont point, en effet, les seuls agréments du pays de Suisse. Et, dans la vallée de la Saazne, somment, autres splendeurs mortes, en leur immobilité de pierre, quelques très anciennes villes dont Fribourg est la reine.

La noble cité triste, aux toitures atténuées de grisaille, se dessine sur l'horizon boisé des monts, falote et délicate, comme une estampe aux tons passés. Précieusement, elle se garde des couleurs éclatantes et heurtées. Il semble que, dans sa tonalité douce, elle soit la parfaite image des vertus des habitants. Elle a les teintes aimables, discrètes et charmantes, des caractères fribourgeois et vaudois.

Coquette et surannée, elle conserve partiellement son antique ceinture de murailles, qui se lèzardent sous les joies du soleil. "Ah! elles sont bien vieilles, ces murailles!" me dit en passant un jeune garçon, que je fatigue point de rapporter tout un tas d'histoires et d'instruction soignée. "Elles ont été bâties, dans les temps, par le roi de la Savoie!"

Et cette couronne royale, octroyée, d'aventure à quel seigneur, dont la mémoire n'est point encore défunte, me laisse rêver et enchanté.

Tout entière, la ville s'engourdit dans le docteur du "parlement" de l'Université. Les larges hôtels ont leurs portes fermées, les boutiques, le regard vitreux de leurs fenêtres mûres. Dans les rues désertes, on perçoit à l'intérieur le bruissement mystérieux des herbes qui croissent. A peine, sur l'ardoise des auvents, entendent-on quelques pigeons - rieurs et fatigués - se recueillir des corniches. A peine voit-on, sur les seuls attardés quelque maître chat, de polaire habillé, philosophe majestueux, indifférent aux jappements indiscrets des roquets mal élevés.

L'Université catholique, vieille personne de pierre, infiniment respectée, se repose elle aussi, fatiguée d'une semaine où les heures ont marché, au train d'un limacon rêveur, dans le monotone enseignement des professeurs. On sent qu'il y a là, dans la science seule se distille en cette ville antique, cette ville "de société" hostile, grâce à Dieu, aux intrusions barbares des chemineuses de fabrique. Mais on sent mieux encore au sortir des cantons voisins, qu'on entre ici dans le royaume pompeux du culte catholique et la magnificence cathédrale en est l'expression la plus vive...

LA CROUNNE D'EDOUARD VII?

De Berlin au "Petit Journal": Un savant allemand, archiviste de Dortmund, M. Karl Ruedel, met en doute l'authenticité de la couronne qui servira au couronnement d'Edouard VII.

La couronne d'Angleterre a été mise en gage chez des financiers de Dortmund, par le roi Edouard III, en 1342.

On la transporta à Cologne, où les diamants de la couronne britannique furent apportés plus tard. Le 26 décembre 1343, le roi reconnut devoir à MM. Conrad et Jean Cleping, à M. Tidemann Lemberg et M. Jean Wolde, tous notables de Dortmund, la somme de 45,000 écus d'or prêtés sur sa couronne.

Mais il ne réussit pas à dégaier ses insignes royaux qui, en 1344, étaient toujours en possession de M. Tidemann Lemberg, dont le domicile avait été transporté entre temps à Bruges. En 1346, ce financier reçut encore en gage une seconde couronne.

Aucun document historique ne nous dit que les deux couronnes aient jamais été dégaïées.

LA DERNIERE AVENTURE DU CID.

Elle est contée par le vicomte de Reiset dans l'intéressant ouvrage qu'il a formé, en le complétant, des souvenirs de son grand-père, le lieutenant-général de Reiset. Donc il nous apprend que les cendres de Rodrigue et de Chimène, unies dans le trépas, comme il est convenable à de si parfaits amants, n'eurent de monument que lorsqu'un roi français vint régner en Espagne. Ce fut, en effet, Philippe V qui, honorant à la fois les mœurs françaises et les héros castillans, fit élever au Cid un tombeau dans le convent de Saint-Pierre de Cardena, à cinq lieues au sud-est de Burgos. Cependant, Rodrigue n'en avait point fini avec les Français. Un siècle plus tard, quand les armées de Napoléon occupèrent l'Espagne, des dragons français dans l'espoir du butin, profanèrent les tombeaux. Mais le général Thiébaud, alors gouverneur de la vieille Castille, ne voulut point que le nom français restât attaché à cette profanation. Il alla donc lui-même en grand appareil avec un nombreux cortège chercher les ossements qui gisaient éparés sur le sol et les déposa en lieu sûr.

Puis il s'occupa de faire élever un monument qui fût digne des illustres dévoués qu'il allait renfermer, mais il décida que ce serait dans la ville même de Burgos, herceau du Cid, qu'on honorerait sa mémoire. Le tombeau est placé entre les deux ponts, au milieu d'une prairie, entouré de peupliers et orné de quatre statues... Une fort belle épitaphe est gravée sur le monument: "Quibuscumque temporibus, populis, locis, inclytorum virtutum memoria colenda est."

En 1813, les Français furent contraints d'abandonner la péninsule. La réaction fut si furieuse, qu'on voulut abolir tout ce qui rappelait leur passage. Le tombeau élevé par eux à Rodrigue et à Chimène ne fut pas épargné. On effaça l'inscription, on rasa les arbres, on nivela les allées, on enleva les bancs. En 1818, la marquise de Villena rétablit le jardin. Mais, en 1842, le tombeau fut définitivement détruit. On transporta les ossements à l'hôtel de ville de Burgos, ce qui est un bien étrange endroit pour y dormir le grand sommeil. Ils y sont encore aujourd'hui.

LA CUISINE.

Telle qu'elle devrait être.

Pour qu'un plat soit bon, il faut qu'il soit fait sur lui-même, presque toujours.

Ainsi, un braisé, ne doit avoir d'autre jus que celui donné par la viande qu'on y emploie; il n'y a d'autre méthode de l'allonger que d'augmenter la quantité de viande, et les légumes qui accompagnent ce plat ne doivent pas avoir cuit ailleurs que dans ce jus. Il faut plus de temps.

Il faut soigner plusieurs heures durant son affaire, mais à tous les points de vue quelle différence dans le résultat. Et la recette? me direz-vous; la recette il n'y en a pas ou il y en a mille; telle vieille cuisinière, avec un morceau de viande quelconque, ce qui lui tombera de légumes sous la main et de l'eau claire, fera quelque chose d'exquis, là où une autre, pleine de prétentions, ayant tout ce qu'on peut désirer comme qualité et varié sous la main, fera une ratatouille informe.

LA MERE DE L'ENFANT-DIEU.

C'est au cours d'une journée glorieuse, où la lumière est d'or et le ciel de cristal, l'atmosphère d'une douceur opaline et radieuse. On sent descendre des hautes cimes un frais et pur souffle qui s'épand comme une caresse sur la nature entière.

C'est au cours d'une journée blanche et joyeuse, comme seuls en connaissent les pays de montagne. Ce matin, j'ai quitté Bernes-la-Protestante, pour venir en la ville épiscopale de Fribourg, goûter les catholiques splendeurs du culte de Marie. Montagnes poudrées à frimas et grands lacs de saphir, ne sont point, en effet, les seuls agréments du pays de Suisse. Et, dans la vallée de la Saazne, somment, autres splendeurs mortes, en leur immobilité de pierre, quelques très anciennes villes dont Fribourg est la reine.

La noble cité triste, aux toitures atténuées de grisaille, se dessine sur l'horizon boisé des monts, falote et délicate, comme une estampe aux tons passés. Précieusement, elle se garde des couleurs éclatantes et heurtées. Il semble que, dans sa tonalité douce, elle soit la parfaite image des vertus des habitants. Elle a les teintes aimables, discrètes et charmantes, des caractères fribourgeois et vaudois.

Coquette et surannée, elle conserve partiellement son antique ceinture de murailles, qui se lèzardent sous les joies du soleil. "Ah! elles sont bien vieilles, ces murailles!" me dit en passant un jeune garçon, que je fatigue point de rapporter tout un tas d'histoires et d'instruction soignée. "Elles ont été bâties, dans les temps, par le roi de la Savoie!"

Et cette couronne royale, octroyée, d'aventure à quel seigneur, dont la mémoire n'est point encore défunte, me laisse rêver et enchanté.

Tout entière, la ville s'engourdit dans le docteur du "parlement" de l'Université. Les larges hôtels ont leurs portes fermées, les boutiques, le regard vitreux de leurs fenêtres mûres. Dans les rues désertes, on perçoit à l'intérieur le bruissement mystérieux des herbes qui croissent. A peine, sur l'ardoise des auvents, entendent-on quelques pigeons - rieurs et fatigués - se recueillir des corniches. A peine voit-on, sur les seuls attardés quelque maître chat, de polaire habillé, philosophe majestueux, indifférent aux jappements indiscrets des roquets mal élevés.

L'Université catholique, vieille personne de pierre, infiniment respectée, se repose elle aussi, fatiguée d'une semaine où les heures ont marché, au train d'un limacon rêveur, dans le monotone enseignement des professeurs. On sent qu'il y a là, dans la science seule se distille en cette ville antique, cette ville "de société" hostile, grâce à Dieu, aux intrusions barbares des chemineuses de fabrique. Mais on sent mieux encore au sortir des cantons voisins, qu'on entre ici dans le royaume pompeux du culte catholique et la magnificence cathédrale en est l'expression la plus vive...

LA CROUNNE D'EDOUARD VII?

De Berlin au "Petit Journal": Un savant allemand, archiviste de Dortmund, M. Karl Ruedel, met en doute l'authenticité de la couronne qui servira au couronnement d'Edouard VII.

La couronne d'Angleterre a été mise en gage chez des financiers de Dortmund, par le roi Edouard III, en 1342.

On la transporta à Cologne, où les diamants de la couronne britannique furent apportés plus tard. Le 26 décembre 1343, le roi reconnut devoir à MM. Conrad et Jean Cleping, à M. Tidemann Lemberg et M. Jean Wolde, tous notables de Dortmund, la somme de 45,000 écus d'or prêtés sur sa couronne.

Mais il ne réussit pas à dégaier ses insignes royaux qui, en 1344, étaient toujours en possession de M. Tidemann Lemberg, dont le domicile avait été transporté entre temps à Bruges. En 1346, ce financier reçut encore en gage une seconde couronne.

Aucun document historique ne nous dit que les deux couronnes aient jamais été dégaïées.

LA DERNIERE AVENTURE DU CID.

Elle est contée par le vicomte de Reiset dans l'intéressant ouvrage qu'il a formé, en le complétant, des souvenirs de son grand-père, le lieutenant-général de Reiset. Donc il nous apprend que les cendres de Rodrigue et de Chimène, unies dans le trépas, comme il est convenable à de si parfaits amants, n'eurent de monument que lorsqu'un roi français vint régner en Espagne. Ce fut, en effet, Philippe V qui, honorant à la fois les mœurs françaises et les héros castillans, fit élever au Cid un tombeau dans le convent de Saint-Pierre de Cardena, à cinq lieues au sud-est de